

# Albert Camus

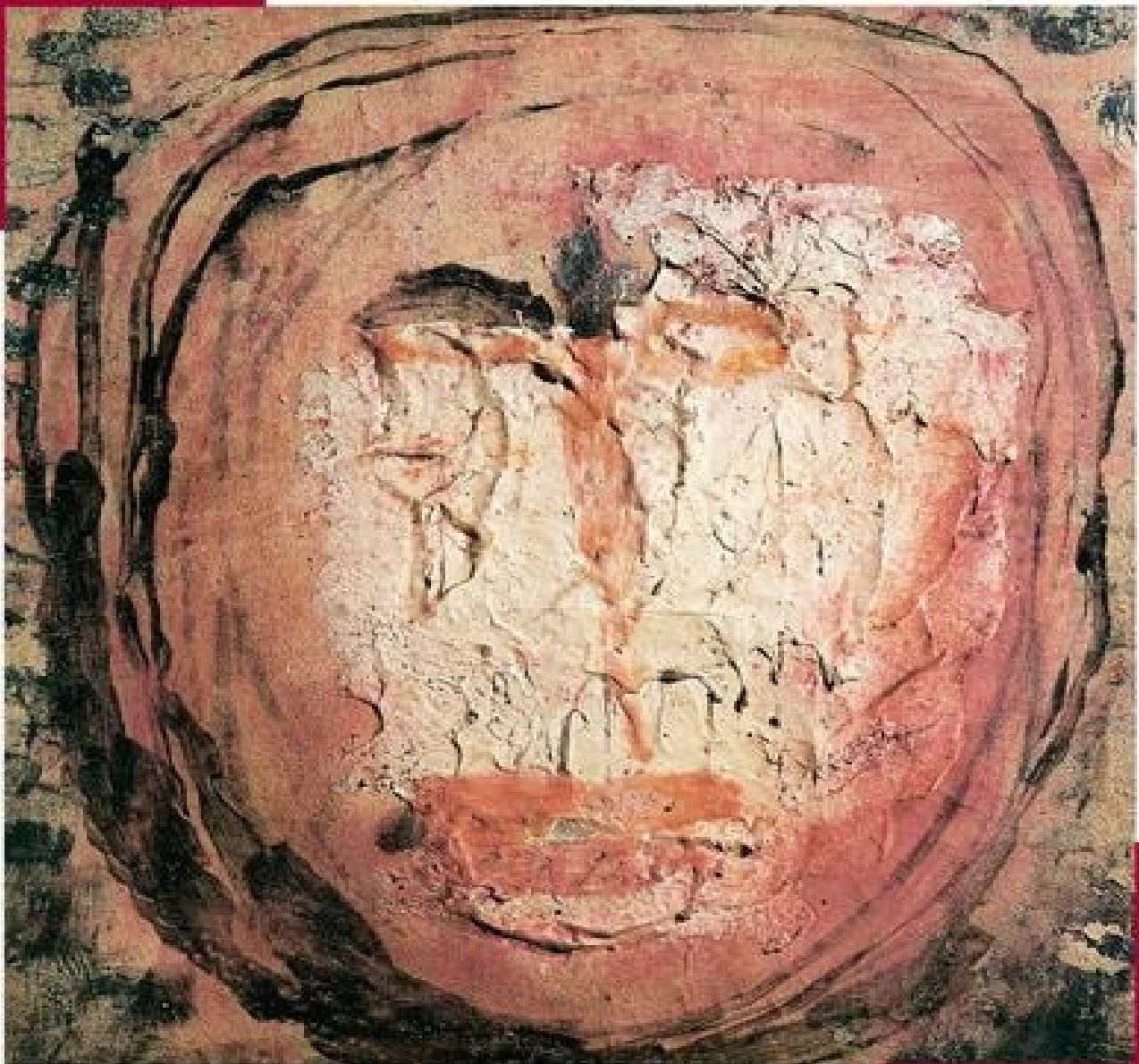
## Les Justes

Texte intégral

+ dossier par Sophie Doudet

**20<sup>e</sup>**  
siècle

+ Lecture d'image par Agnès Verlet



**folioplus**  
classiques

**Sophie Doudet**, agrégée de lettres modernes, est professeur à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence où elle enseigne la culture générale et l'histoire des mouvements littéraires et artistiques. Dans la collection Folioplus classiques, elle a accompagné la lecture de *L'Ami retrouvé* de Fred Uhlman. *La Condition humaine* d'André Malraux, *La Chute* d'Albert Camus et *La Civilisation, ma Mère !...* de Driss Chraïbi.

Maître de conférences en littérature française à l'université d'Aix-en-Provence (Aix-Marseille 1), **Agnès Verlet** est l'auteur de plusieurs essais : *Les Vanités de Chateaubriand* (Droz, 2001), *Pierres parlantes, Florilège d'épithètes parisiennes* (Paris/Musées, 2000). Elle a rédigé le dossier critique des *Aventures du dernier Abencérage* de Chateaubriand (« La bibliothèque Gallimard » n° 170) ainsi que conçu et commenté l'anthologie *Écrire des rêves* (« La bibliothèque Gallimard » n° 190). Elle collabore à des revues (*Magazine littéraire*, *Europe*, *Les Lettres de la S.P.F.*). Elle a également publié des œuvres de fiction, parmi lesquelles, *La Messagère de rien* (Séguier, 1997) et *Les Violons brûlés* (La Différence, 2006).

Albert Camus

# Les Justes

Dossier et notes réalisés par  
**Sophie Doudet**

Lecture d'image par  
**Agnès Verlet**



*O love ! O life ! Not life but love in death*<sup>1</sup>

ROMÉO ET JULIETTE  
Acte IV, Scène 5.

---

<sup>1</sup> « Ô amour ! Ô vie ! Non pas la vie mais l'amour dans la mort. » Il s'agit de la lamentation de Paris lorsqu'il découvre le corps de Juliette, sa promise, qu'il croit morte. L'épigraphe fut rajoutée au moment de l'édition de la pièce en 1950.

*En février 1905, à Moscou, un groupe de terroristes, appartenant au parti socialiste révolutionnaire, organisait un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, oncle du tsar. Cet attentat et les circonstances singulières qui l'ont précédé et suivi font le sujet des Justes. Si extraordinaires que puissent paraître, en effet, certaines des situations de cette pièce, elles sont pourtant historiques. Ceci ne veut pas dire, on le verra d'ailleurs, que Les Justes soient une pièce historique. Mais tous les personnages ont réellement existé et se sont conduits comme je le dis. J'ai seulement tâché à rendre vraisemblable ce qui était déjà vrai.*

*J'ai même gardé au héros des Justes, Kaliayev, le nom qu'il a réellement porté. Je ne l'ai pas fait par paresse d'imagination, mais par respect et admiration pour des hommes et des femmes qui, dans la plus impitoyable des tâches, n'ont pas pu guérir de leur cœur. On a fait des progrès depuis, il est vrai, et la haine qui pesait sur ces âmes exceptionnelles comme une intolérable souffrance est devenue un système confortable. Raison de plus pour évoquer ces grandes ombres, leur juste révolte, leur fraternité difficile, les efforts démesurés qu'elles firent pour se mettre en accord avec le meurtre — et pour dire ainsi où est notre fidélité.*

Albert Camus

*Les Justes ont été représentés pour la première fois le 15 décembre 1949, sur la scène du Théâtre-Hébertot (direction Jacques Hébertot), dans la mise en scène de Paul Cettly, le décor et les costumes étant de De Rosnay.*

#### DISTRIBUTION

DORA DOULEBOV	Maria Casarès
LA GRANDE-DUCHESSE	Michèle Lahaye
IVAN KALIAYEV	Serge Reggiani
STEPAN FEDOROV	Michel Bouquet
BORIS ANNENKOV	Yves Brainville
ALEXIS VOINOV	Jean Pommier
SKOURATOV	Paul Cettly
FOKA	Moncorbier
LE GARDIEN	Louis Perdoux

*Acte I*  
*L'appartement des terroristes. Le matin.*

*Le rideau se lève dans le silence. Dora et Annenkov sont sur la scène, immobiles. On entend le timbre de l'entrée, une fois. Annenkov fait un geste pour arrêter Dora qui semble vouloir parler. Le timbre retentit deux fois, coup sur coup.*

ANNENKOV : C'est lui.

*Il sort. Dora attend, toujours immobile. Annenkov revient avec Stepan qu'il tient par les épaules.*

ANNENKOV : C'est lui ! Voilà Stepan.

DORA, *elle va vers Stepan et lui prend la main* : Quel bonheur, Stepan !

STEPAN : Bonjour, Dora.

DORA, *elle le regarde* : Trois ans, déjà.

STEPAN : Oui, trois ans. Le jour où ils m'ont arrêté, j'allais vous rejoindre.

DORA : Nous t'attendions. Le temps passait et mon cœur se serrait de plus en plus. Nous n'osions plus nous regarder.

ANNENKOV : Il a fallu changer d'appartement, une fois de plus.

STEPAN : Je sais.

DORA : Et là-bas, Stepan ?

STEPAN : Là-bas ?

DORA : Le bain ?

STEPAN : On s'en évade.

ANNENKOV : Oui. Nous étions contents quand nous avons appris que tu avais pu gagner la Suisse.

STEPAN : La Suisse<sup>1</sup> est un autre bain, Boria.

ANNENKOV : Que dis-tu ? Ils sont libres, au moins.

STEPAN : La liberté est un bain aussi longtemps qu'un seul homme est asservi sur la terre. J'étais libre et je ne cessais de penser à la Russie et à ses esclaves.

*Silence.*

ANNENKOV : Je suis heureux, Stepan, que le parti<sup>2</sup> t'ait envoyé ici.

STEPAN : Il le fallait. J'étouffais. Agir, agir enfin...

*Il regarde Annenkov.*

Nous le tuons, n'est-ce pas ?

ANNENKOV : J'en suis sûr.

STEPAN : Nous tuons ce bourreau. Tu es le chef, Boria, et je t'obéirai.

ANNENKOV : Je n'ai pas besoin de ta promesse, Stepan. Nous sommes tous frères.

STEPAN : Il faut une discipline. J'ai compris cela au bain. Le parti socialiste révolutionnaire a besoin d'une discipline. Disciplinés, nous tuons le grand-duc<sup>3</sup> et nous abattons la tyrannie.

DORA, *allant vers lui* : Assieds-toi, Stepan. Tu dois être fatigué, après ce long voyage.

STEPAN : Je ne suis jamais fatigué.

*Silence. Dora va s'asseoir.*

STEPAN : Tout est-il prêt, Boria ?

ANNENKOV, *changeant de ton* : Depuis un mois, deux des nôtres étudient les déplacements du grand-duc. Dora a réuni le matériel nécessaire.

STEPAN : La proclamation est-elle rédigée ?

ANNENKOV : Oui. Toute la Russie saura que le grand-duc Serge a été exécuté à la bombe par le groupe de combat du parti socialiste révolutionnaire pour hâter la libération du peuple russe. La cour impériale apprendra aussi que nous sommes décidés à exercer la terreur jusqu'à ce que la terre soit rendue au peuple. Oui, Stepan, oui, tout est prêt ! Le moment approche.

STEPAN : Que dois-je faire ?

ANNENKOV : Pour commencer, tu aideras Dora. Schweitzer<sup>4</sup>, que tu remplaces, travaillait avec elle.

STEPAN : Il a été tué ?

ANNENKOV : Oui.

STEPAN : Comment ?

DORA : Un accident.

*Stepan regarde Dora. Dora détourne les yeux.*

STEPAN : Ensuite ?

ANNENKOV : Ensuite, nous verrons. Tu dois être prêt à nous remplacer, le cas échéant, et maintenir la liaison avec le Comité Central.

STEPAN : Qui sont nos camarades ?

ANNENKOV : Tu as rencontré Voinov en Suisse. J'ai confiance en lui, malgré sa jeunesse. Tu ne connais pas Yanek.

STEPAN : Yanek ?

ANNENKOV : Kaliayev. Nous l'appelons aussi le Poète.

STEPAN : Ce n'est pas un nom pour un terroriste.

ANNENKOV, *riant* : Yanek pense le contraire. Il dit que la poésie est révolutionnaire.

STEPAN : La bombe seule est révolutionnaire. (*Silence.*) Dora, crois-tu que je saurai t'aider ?

DORA : Oui. Il faut seulement prendre garde à ne pas briser le tube.

STEPAN : Et s'il se brise ?

DORA : C'est ainsi que Schweitzer est mort. (*Un temps.*) Pourquoi souris-tu, Stepan ?

STEPAN : Je souris ?

DORA : Oui.

STEPAN : Cela m'arrive quelquefois. (*Un temps. Stepan semble réfléchir.*) Dora, une seule bombe suffirait-elle à faire sauter cette maison ?

DORA : Une seule, non. Mais elle l'endommagerait.

STEPAN : Combien en faudrait-il pour faire sauter Moscou ?

ANNENKOV : Tu es fou ! Que veux-tu dire ?

STEPAN : Rien.

*On sonne une fois. Ils écoutent et attendent. On sonne deux fois. Annenkov passe dans l'antichambre et revient avec Voinov.*

VOINOV : Stepan !

STEPAN : Bonjour.

*Ils se serrent la main. Voinov va vers Dora et l'embrasse.*

ANNENKOV : Tout s'est bien passé, Alexis ?

VOINOV : Oui.

ANNENKOV : As-tu étudié le parcours du palais au théâtre ?

VOINOV : Je puis maintenant le dessiner. Regarde. (*Il dessine.*) Des tournants, des voies rétrécies, des encombrements... la voiture passera sous nos fenêtres.

ANNENKOV : Que signifient ces deux croix ?

VOINOV : Une petite place où les chevaux ralentiront et le théâtre où ils s'arrêteront. À mon avis, ce sont les meilleurs endroits.

ANNENKOV : Donne !



STEPAN : Les mouchards ?  
VOINOV, *hésitant* : Il y en a beaucoup.  
STEPAN : Ils t'impressionnent ?  
VOINOV : Je ne suis pas à l'aise.  
ANNENKOV : Personne n'est à l'aise devant eux. Ne te trouble pas.  
VOINOV : Je ne crains rien. Je ne m'habitue pas à mentir, voilà tout.  
STEPAN : Tout le monde ment. Bien mentir, voilà ce qu'il faut.  
VOINOV : Ce n'est pas facile. Lorsque j'étais étudiant, mes camarades se moquaient de moi parce que je ne savais pas dissimuler. Je disais ce que je pensais. Finalement, on m'a renvoyé de l'Université.  
STEPAN : Pourquoi ?  
VOINOV : Au cours d'histoire, le professeur m'a demandé comment Pierre le Grand<sup>2</sup> avait édifié Saint-Pétersbourg.  
STEPAN : Bonne question.  
VOINOV : Avec le sang et le fouet, ai-je répondu. J'ai été chassé.  
STEPAN : Ensuite...  
VOINOV : J'ai compris qu'il ne suffisait pas de dénoncer l'injustice. Il fallait donner sa vie pour la combattre. Maintenant, je suis heureux.  
STEPAN : Et pourtant, tu mens ?  
VOINOV : Je mens. Mais je ne mentirai plus le jour où je lancerai la bombe.

*On sonne. Deux coups, puis un seul. Dora s'élançe.*

ANNENKOV : C'est Yanek.  
STEPAN : Ce n'est pas le même signal.  
ANNENKOV : Yanek s'est amusé à le changer. Il a son signal personnel.

*Stepan hausse les épaules. On entend Dora parler dans l'antichambre. Entrent Dora et Kaliayev, se tenant par le bras, Kaliayev rit.*

DORA : Yanek. Voici Stepan qui remplace Schweitzer.  
KALIAYEV : Sois le bienvenu, frère.  
STEPAN : Merci.

*Dora et Kaliayev vont s'asseoir, face aux autres.*

ANNENKOV : Yanek, es-tu sûr de reconnaître la calèche ?  
KALIAYEV : Oui, je l'ai vue deux fois, à loisir. Qu'elle paraisse à l'horizon et je la reconnaîtrai entre mille ! J'ai noté tous les détails. Par exemple, un des verres de la lanterne gauche est ébréché.  
VOINOV : Et les mouchards ?  
KALIAYEV : Des nuées. Mais nous sommes de vieux amis. Ils m'achètent des cigarettes. (*Il rit.*)  
ANNENKOV : Pavel a-t-il confirmé le renseignement ?  
KALIAYEV : Le grand-duc ira cette semaine au théâtre. Dans un moment, Pavel connaîtra le jour exact et remettra un message au portier. (*Il se tourne vers Dora et rit.*) Nous avons de la chance, Dora.  
DORA, *le regardant* : Tu n'es plus colporteur ? Te voilà grand seigneur à présent. Que tu es beau. Tu ne regrettes pas ta touloupe<sup>6</sup> ?  
KALIAYEV, *il rit* : C'est vrai, j'en étais très fier. (*À Stepan et Annenkov.*) J'ai passé deux mois à observer les colporteurs, plus d'un mois à m'exercer dans ma petite chambre. Mes collègues n'ont jamais eu de soupçons. « Un fameux gaillard, disaient-ils. Il vendrait même les chevaux du tsar. » Et ils essayaient de m'imiter à leur tour.  
DORA : Naturellement, tu riais.  
KALIAYEV : Tu sais bien que je ne peux m'en empêcher. Ce déguisement, cette nouvelle vie... Tout m'amusait.

DORA : Moi, je n'aime pas les déguisements. (*Elle montre sa robe.*) Et puis, cette défroque luxueuse ! Boria aurait pu me trouver autre chose. Une actrice ! Mon cœur est simple.

KALIAYEV, *il rit* : Tu es si jolie, avec cette robe.

DORA : Jolie ! Je serais contente de l'être. Mais il ne faut pas y penser.

KALIAYEV : Pourquoi ? Tes yeux sont toujours tristes, Dora. Il faut être gaie, il faut être fière. La beauté existe, la joie existe ! « Aux lieux tranquilles où mon cœur te souhaitait...

DORA, *souriant* : Je respirais un éternel été...<sup>7</sup> »

KALIAYEV : Oh ! Dora, tu te souviens de ces vers. Tu souris ? Comme je suis heureux...

STEPAN, *le coupant* : Nous perdons notre temps. Boria, je suppose qu'il faut prévenir le portier ?

*Kaliayev le regarde avec étonnement.*

ANNENKOV : Oui. Dora, veux-tu descendre ? N'oublie pas le pourboire. Voinov t'aidera ensuite à rassembler le matériel dans la chambre.

*Ils sortent chacun d'un côté. Stepan marche vers Annenkov d'un pas décidé.*

STEPAN : Je veux lancer la bombe.

ANNENKOV : Non, Stepan. Les lanceurs ont déjà été désignés.

STEPAN : Je t'en prie. Tu sais ce que cela signifie pour moi.

ANNENKOV : Non. La règle est la règle. (*Un silence.*) Je ne la lance pas, moi, et je vais attendre ici. La règle est dure.

STEPAN : Qui lancera la première bombe ?

KALIAYEV : Moi. Voinov lance la deuxième.

STEPAN : Toi ?

KALIAYEV : Cela te surprend ? Tu n'as donc pas confiance en moi !

STEPAN : Il faut de l'expérience.

KALIAYEV : De l'expérience ? Tu sais très bien qu'on ne la lance jamais qu'une fois et qu'ensuite... Personne ne l'a jamais lancée deux fois.

STEPAN : Il faut une main ferme.

KALIAYEV, *montrant sa main* : Regarde. Crois-tu qu'elle tremblera ?

*Stepan se détourne.*

KALIAYEV : Elle ne tremblera pas. Quoi ! J'aurais le tyran devant moi et j'hésiterais ? Comment peux-tu le croire ? Et si même mon bras tremblait, je sais un moyen de tuer le grand-duc à coup sûr.

ANNENKOV : Lequel ?

KALIAYEV : Se jeter sous les pieds des chevaux.

*Stepan hausse les épaules et va s'asseoir au fond.*

ANNENKOV : Non, cela n'est pas nécessaire. Il faudra essayer de fuir. L'Organisation a besoin de toi, tu dois te préserver.

KALIAYEV : J'obéirai, Boria ! Quel honneur, quel honneur pour moi ! Oh ! j'en serai digne.

ANNENKOV : Stepan, tu seras dans la rue, pendant que Yanek et Alexis guetteront la calèche. Tu passeras régulièrement devant nos fenêtres et nous conviendrons d'un signal. Dora et moi attendrons ici le moment de lancer la proclamation. Si nous avons un peu de chance, le grand-duc sera abattu.

KALIAYEV, *dans l'exaltation* : Oui, je l'abattrai ! Quel bonheur si c'est un succès ! Le grand-duc, ce n'est rien. Il faut frapper plus haut !

ANNENKOV : D'abord le grand-duc.

KALIAYEV : Et si c'est un échec, Boria ? Vois-tu, il faudrait imiter les Japonais.

ANNENKOV : Que veux-tu dire ?

KALIAYEV : Pendant la guerre, les Japonais ne se rendaient pas. Ils se suicidaient<sup>8</sup>.

ANNENKOV : Non. Ne pense pas au suicide.

KALIAYEV : À quoi donc ?

ANNENKOV : À la terreur, de nouveau.

STEPAN, *parlant au fond* : Pour se suicider, il faut beaucoup s'aimer. Un vrai révolutionnaire ne peut pas s'aimer.

KALIAYEV, *se retournant vivement* : Un vrai révolutionnaire ? Pourquoi me traites-tu ainsi ? Que t'ai-je fait ?

STEPAN : Je n'aime pas ceux qui entrent dans la révolution parce qu'ils s'ennuient.

ANNENKOV : Stepan !

STEPAN, *se levant et descendant vers eux* : Oui, je suis brutal. Mais pour moi, la haine n'est pas un jeu. Nous ne sommes pas là pour nous admirer. Nous sommes là pour réussir.

KALIAYEV, *doucement* : Pourquoi m'offenses-tu ? Qui t'a dit que je m'ennuyais ?

STEPAN : Je ne sais pas. Tu changes les signaux, tu aimes à jouer le rôle de colporteur, tu dis des vers, tu veux te lancer sous les pieds des chevaux, et maintenant, le suicide... (*Il le regarde.*) Je n'ai pas confiance en toi.

KALIAYEV, *se dominant* : Tu ne me connais pas, frère. J'aime la vie. Je ne m'ennuie pas. Je suis entré dans la révolution parce que j'aime la vie.

STEPAN : Je n'aime pas la vie, mais la justice qui est au-dessus de la vie.

KALIAYEV, *avec un effort visible* : Chacun sert la justice comme il peut. Il faut accepter que nous soyons différents. Il faut nous aimer, si nous le pouvons.

STEPAN : Nous ne le pouvons pas.

KALIAYEV, *éclatant* : Que fais-tu donc parmi nous ?

STEPAN : Je suis venu pour tuer un homme, non pour l'aimer ni pour saluer sa différence.

KALIAYEV, *violemment* : Tu ne le tueras pas seul ni au nom de rien. Tu le tueras avec nous et au nom du peuple russe. Voilà ta justification.

STEPAN, *même jeu* : Je n'en ai pas besoin. J'ai été justifié en une nuit, et pour toujours, il y a trois ans, au bain. Et je ne supporterai pas...

ANNENKOV : Assez ! Êtes-vous donc fous ? Vous souvenez-vous de qui nous sommes ? Des frères, confondus les uns aux autres, tournés vers l'exécution des tyrans, pour la libération du pays ! Nous tuons ensemble, et rien ne peut nous séparer. (*Silence. Il les regarde.*) Viens, Stepan, nous devons convenir des signaux...

*Stepan sort.*

ANNENKOV, *à Kaliayev* : Ce n'est rien. Stepan a souffert. Je lui parlerai.

KALIAYEV, *très pâle* : Il m'a offensé, Boria.

*Entre Dora.*

DORA, *apercevant Kaliayev* : Qu'y a-t-il ?

ANNENKOV : Rien.

*Il sort.*

DORA, *à Kaliayev* : Qu'y a-t-il ?

KALIAYEV : Nous nous sommes heurtés, déjà. Il ne m'aime pas.

*Dora va s'asseoir, en silence. Un temps.*

DORA : Je crois qu'il n'aime personne. Quand tout sera fini, il sera plus heureux. Ne sois pas triste.

KALIAYEV : Je suis triste. J'ai besoin d'être aimé de vous tous. J'ai tout quitté pour l'Organisation. Comment supporter que mes frères se détournent de moi ? Quelquefois, j'ai l'impression qu'ils ne me comprennent pas. Est-ce ma faute ? Je suis maladroit, je le sais...

DORA : Ils t'aiment et te comprennent. Stepan est différent.

KALIAYEV : Non. Je sais ce qu'il pense. Schweitzer le disait déjà : « Trop extraordinaire pour être révolutionnaire. » Je voudrais leur expliquer que je ne suis pas extraordinaire. Ils me trouvent un peu fou, trop spontané. Pourtant, je crois comme eux à l'idée. Comme

eux, je veux me sacrifier. Moi aussi, je puis être adroit, taciturne, dissimulé, efficace. Seulement, la vie continue de me paraître merveilleuse. J'aime la beauté, le bonheur ! C'est pour cela que je hais le despotisme. Comment leur expliquer ? La révolution, bien sûr ! Mais la révolution pour la vie, pour donner une chance à la vie, tu comprends ?

DORA, *avec élan* : Oui... (*Plus bas, après un silence.*) Et pourtant, nous allons donner la mort.

KALIAYEV : Qui, nous ? Ah, tu veux dire... Ce n'est pas la même chose. Oh non ! ce n'est pas la même chose. Et puis, nous tuons pour bâtir un monde où plus jamais personne ne tuera ! Nous acceptons d'être criminels pour que la terre se couvre enfin d'innocents.

DORA : Et si cela n'était pas ?

KALIAYEV : Tais-toi, tu sais bien que c'est impossible. Stepan aurait raison alors. Et il faudrait cracher à la figure de la beauté.

DORA : Je suis plus vieille que toi dans l'Organisation. Je sais que rien n'est simple. Mais tu as la foi... Nous avons tous besoin de foi.

KALIAYEV : La foi ? Non. Un seul l'avait.

DORA : Tu as la force de l'âme. Et tu écarteras tout pour aller jusqu'au bout. Pourquoi as-tu demandé à lancer la première bombe ?

KALIAYEV : Peut-on parler de l'action terroriste sans y prendre part ?

DORA : Non.

KALIAYEV : Il faut être au premier rang.

DORA, *qui semble réfléchir* : Oui. Il y a le premier rang et il y a le dernier moment. Nous devons y penser. Là est le courage, l'exaltation dont nous avons besoin... dont tu as besoin.

KALIAYEV : Depuis un an, je ne pense à rien d'autre. C'est pour ce moment que j'ai vécu jusqu'ici. Et je sais maintenant que je voudrais périr sur place, à côté du grand-duc. Perdre mon sang jusqu'à la dernière goutte, ou bien brûler d'un seul coup, dans la flamme de l'explosion, et ne rien laisser derrière moi. Comprends-tu pourquoi j'ai demandé à lancer la bombe ? Mourir pour l'idée, c'est la seule façon d'être à la hauteur de l'idée. C'est la justification.

DORA : Moi aussi, je désire cette mort-là.

KALIAYEV : Oui, c'est un bonheur qu'on peut envier. La nuit, je me retourne parfois sur ma paillasse de colporteur. Une pensée me tourmente : ils ont fait de nous des assassins. Mais je pense en même temps que je vais mourir, et alors mon cœur s'apaise. Je souris, vois-tu, et je me rendors comme un enfant.

DORA : C'est bien ainsi, Yanek. Tuer et mourir. Mais, à mon avis, il est un bonheur encore plus grand. (*Un temps. Kaliayev la regarde. Elle baisse les yeux.*) L'échafaud.

KALIAYEV, *avec fièvre* : J'y ai pensé. Mourir au moment de l'attentat laisse quelque chose d'inachevé. Entre l'attentat et l'échafaud, au contraire, il y a toute une éternité, la seule peut-être, pour l'homme.

DORA, *d'une voix pressante, lui prenant les mains* : C'est la pensée qui doit t'aider. Nous payons plus que nous ne devons.

KALIAYEV : Que veux-tu dire ?

DORA : Nous sommes obligés de tuer, n'est-ce pas ? Nous sacrifions délibérément une vie et une seule ?

KALIAYEV : Oui.

DORA : Mais aller vers l'attentat et puis vers l'échafaud, c'est donner deux fois sa vie. Nous payons plus que nous ne devons.

KALIAYEV : Oui, c'est mourir deux fois. Merci, Dora. Personne ne peut rien nous reprocher. Maintenant, je suis sûr de moi.

*Silence.*

Qu'as-tu, Dora ? Tu ne dis rien ?

DORA : Je voudrais encore t'aider. Seulement...

KALIAYEV : Seulement ?

DORA : Non, je suis folle.

KALIAYEV : Tu te méfies de moi ?

DORA : Oh non, mon chéri, je me méfie de moi. Depuis la mort de Schweitzer, j'ai parfois de singulières idées. Et puis, ce n'est pas à moi de te dire ce qui sera difficile.

KALIAYEV : J'aime ce qui est difficile. Si tu m'estimes, parle.

DORA, *le regardant* : Je sais. Tu es courageux. C'est cela qui m'inquiète. Tu ris, tu t'exaltes, tu marches au sacrifice, plein de ferveur. Mais dans quelques heures, il faudra sortir de ce rêve, et agir. Peut-être vaut-il mieux en parler à l'avance... pour éviter une surprise, une défaillance...

KALIAYEV : Je n'aurai pas de défaillance. Dis ce que tu penses.

DORA : Eh bien, l'attentat, l'échafaud, mourir deux fois, c'est le plus facile. Ton cœur y suffira. Mais le premier rang... (*Elle se tait, le regarde et semble hésiter.*) Au premier rang, tu vas le voir...

KALIAYEV : Qui ?

DORA : Le grand-duc.

KALIAYEV : Une seconde, à peine.

DORA : Une seconde où tu le regarderas ! Oh ! Yanek, il faut que tu saches, il faut que tu sois prévenu ! Un homme est un homme. Le grand-duc a peut-être des yeux compatissants. Tu le verras se gratter l'oreille ou sourire joyeusement. Qui sait, il portera peut-être une petite coupure de rasoir. Et s'il te regarde à ce moment-là...

KALIAYEV : Ce n'est pas lui que je tue. Je tue le despotisme.

DORA : Bien sûr, bien sûr. Il faut tuer le despotisme. Je préparerai la bombe et en scellant le tube, tu sais, au moment le plus difficile, quand les nerfs se tendent, j'aurai cependant un étrange bonheur dans le cœur. Mais je ne connais pas le grand-duc et ce serait moins facile si, pendant ce temps, il était assis devant moi. Toi, tu vas le voir de près. De très près...

KALIAYEV, *avec violence* : Je ne le verrai pas.

DORA : Pourquoi ? Fermeras-tu les yeux ?

KALIAYEV : Non. Mais Dieu aidant, la haine me viendra au bon moment, et m'aveuglera.

*On sonne. Un seul coup. Ils s'immobilisent. Entrent Stepan et Voinov.  
Voix dans l'antichambre. Entre Annenkov.*

ANNENKOV : C'est le portier. Le grand-duc ira au théâtre demain. (*Il les regarde.*) Il faut que tout soit prêt, Dora.

DORA, *d'une voix sourde* : Oui. (*Elle sort lentement.*)

KALIAYEV, *la regarde sortir et d'une voix douce, se tournant vers Stepan* : Je le tuerai. Avec joie !

RIDEAU

---

<sup>1</sup> Beaucoup de révolutionnaires exilés de Russie en raison de leurs activités politiques se sont réfugiés en Suisse où ils n'étaient pas inquiétés.

<sup>2</sup> Il s'agit du parti socialiste révolutionnaire créé en 1901 et qui a pris la suite du groupe révolutionnaire « Narodnaïa Volia » (La Volonté du peuple) disparu en 1881. Le bras armé du parti chargé d'effectuer les attentats s'appelait « l'Organisation de combat » dirigée par Azev. Celui-ci dénoncera nombre de ses camarades à la police du tsar, dont Boris Savinkov (Annenkov dans la pièce) qui commanda l'attentat contre le grand-duc Serge.

<sup>3</sup> Il s'agit du grand-duc Serge Alexandrovitch (1857-1905), gouverneur de Moscou qui avait la réputation d'être un tortionnaire et dont les positions politiques étaient ultraconservatrices. Il a organisé une terrible répression contre les manifestations étudiantes qui agitaient Moscou.

<sup>4</sup> Maximilian Illitch Schweitzer (1881-1905) participa en 1904 à l'attentat contre Plehve, le ministre de l'Intérieur de Nicolas II. Il est mort en manipulant la bombe qu'il était en train de fabriquer. Dans une variante de la pièce qu'il a supprimée, Camus donnait l'explication suivante : « il ne faut pas briser le tube d'acide sulfurique sur la gélatine. »

<sup>5</sup> Ce tsar (1672-1725) est considéré comme le créateur de la Russie moderne qu'il ouvrit à l'Europe. Il constitua une armée, une administration et une économie selon un modèle occidental. Il fit en 1715 de Saint-Petersbourg sa

capitale. Ses réformes furent imposées par la force.

<sup>6</sup> Veste en peau de mouton portée en Russie par les paysans.

<sup>7</sup> Ces vers seraient d'Albert Camus selon Maria Casarès qui tint le rôle de Dora dans la pièce.

<sup>8</sup> Il s'agit de la guerre qui vit s'affronter la Russie et le Japon entre février 1904 et septembre 1905. Les deux empires souhaitaient contrôler la Mandchourie et la Corée afin de constituer des colonies. En mai eut lieu la bataille navale de Tsushima qui se solda par la victoire des Japonais, qui coulèrent la flotte de guerre russe. Le suicide auquel Kaliayev fait allusion est le *hara-kiri* ou *seppuku*. Au nom de l'honneur perdu ou pour expier une faute, le noble japonais se tue en s'ouvrant le ventre avec son sabre pour rester à la hauteur de ses convictions et de ses valeurs.

*Acte II*  
*Le lendemain soir. Même lieu.*

*Annenkov est à la fenêtre. Dora près de la table.*

ANNENKOV : Ils sont en place. Stepan a allumé sa cigarette.

DORA : À quelle heure le grand-duc doit-il passer ?

ANNENKOV : D'un moment à l'autre. Écoute. N'est-ce pas une calèche ? Non.

DORA : Assieds-toi. Sois patient.

ANNENKOV : Et les bombes ?

DORA : Assieds-toi. Nous ne pouvons plus rien faire.

ANNENKOV : Si. Les envier.

DORA : Ta place est ici. Tu es le chef.

ANNENKOV : Je suis le chef. Mais Yanek vaut mieux que moi et c'est lui qui, peut-être...

DORA : Le risque est le même pour tous. Celui qui lance et celui qui ne lance pas.

ANNENKOV : Le risque est finalement le même. Mais pour le moment, Yanek et Alexis sont sur la ligne de feu. Je sais que je ne dois pas être avec eux. Quelquefois, pourtant, j'ai peur de consentir trop facilement à mon rôle. C'est commode, après tout, d'être forcé de ne pas lancer la bombe.

DORA : Et quand cela serait ? L'essentiel est que tu fasses ce qu'il faut, et jusqu'au bout.

ANNENKOV : Comme tu es calme !

DORA : Je ne suis pas calme : j'ai peur. Voilà trois ans que je suis avec vous, deux ans que je fabrique les bombes. J'ai tout exécuté et je crois que je n'ai rien oublié.

ANNENKOV : Bien sûr, Dora.

DORA : Eh bien, voilà trois ans que j'ai peur, de cette peur qui vous quitte à peine avec le sommeil, et qu'on retrouve toute fraîche au matin. Alors il a fallu que je m'habitue. J'ai appris à être calme au moment où j'ai le plus peur. Il n'y a pas de quoi être fière.

ANNENKOV : Sois fière, au contraire. Moi, je n'ai rien dominé. Sais-tu que je regrette les jours d'autrefois, la vie brillante, les femmes... Oui, j'aimais les femmes, le vin, ces nuits qui n'en finissaient pas.

DORA : Je m'en doutais, Boria. C'est pourquoi je t'aime tant. Ton cœur n'est pas mort. Même s'il désire encore le plaisir, cela vaut mieux que cet affreux silence qui s'installe, parfois, à la place même du cri.

ANNENKOV : Que dis-tu là ? Toi ? Ce n'est pas possible ?

DORA : Écoute.

*Dora se dresse brusquement. Un bruit de calèche, puis le silence.*

DORA : Non. Ce n'est pas lui. Mon cœur bat. Tu vois, je n'ai encore rien appris.

ANNENKOV, *il va à la fenêtre* : Attention. Stepan fait un signe. C'est lui.

*On entend en effet un roulement lointain de calèche, qui se rapproche de plus en plus, passe sous les fenêtres et commence à s'éloigner. Long silence.*

ANNENKOV : Dans quelques secondes...

*Ils écoutent.*

ANNENKOV : Comme c'est long.

*Dora fait un geste. Long silence.  
On entend des cloches, au loin.*

ANNENKOV : Ce n'est pas possible. Yanek aurait déjà lancé sa bombe... la calèche doit être arrivée au théâtre. Et Alexis ? Regarde ! Stepan revient sur ses pas et court vers le théâtre.

DORA, *se jetant sur lui* : Yanek est arrêté. Il est arrêté, c'est sûr. Il faut faire quelque chose.

ANNENKOV : Attends. (*Il écoute.*) Non. C'est fini.

DORA : Comment est-ce arrivé ? Yanek, arrêté sans avoir rien fait ! Il était prêt à tout, je le sais. Il voulait la prison, et le procès. Mais après avoir tué le grand-duc ! Pas ainsi, non, pas ainsi !

ANNENKOV, *regardant au-dehors* : Voinov ! Vite !

*Dora va ouvrir.*

*Entre Voinov, le visage décomposé.*

ANNENKOV : Alexis, vite, parle.

VOINOV : Je ne sais rien. J'attendais la première bombe. J'ai vu la voiture prendre le tournant et rien ne s'est passé. J'ai perdu la tête. J'ai cru qu'au dernier moment, tu avais changé nos plans, j'ai hésité. Et puis, j'ai couru jusqu'ici...

ANNENKOV : Et Yanek ?

VOINOV : Je ne l'ai pas vu.

DORA : Il est arrêté.

ANNENKOV, *regardant toujours dehors* : Le voilà !

*Même jeu de scène. Entre Kaliayev, le visage couvert de larmes.*

KALIAYEV, *dans l'égarement* : Frères, pardonnez-moi. Je n'ai pas pu.

*Dora va vers lui et lui prend la main.*

DORA : Ce n'est rien.

ANNENKOV : Que s'est-il passé ?

DORA, *à Kaliayev* : Ce n'est rien. Quelquefois, au dernier moment, tout s'écroule.

ANNENKOV : Mais ce n'est pas possible.

DORA : Laisse-le. Tu n'es pas le seul, Yanek. Schweitzer, non plus, la première fois, n'a pas pu.

ANNENKOV : Yanek, tu as eu peur ?

KALIAYEV, *sursautant* : Peur, non. Tu n'as pas le droit !

*On frappe le signal convenu. Voinov sort sur un signe d'Annenkov. Kaliayev est prostré. Silence. Entre Stepan.*

ANNENKOV : Alors ?

STEPAN : Il y avait des enfants dans la calèche du grand-duc.

ANNENKOV : Des enfants ?

STEPAN : Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.

ANNENKOV : Le grand-duc devait être seul, selon Orlov.

STEPAN : Il y avait aussi la grande-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards n'ont rien vu.

*Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan.*

KALIAYEV, *égaré* : Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant, pourtant, dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon cœur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais. Et je disais « oui, oui »... Tu comprends ?

*Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.*



J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière ! Je n'ai pas vu la grande-duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux.

*Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.*

Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (*Silence. Il regarde à terre.*) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment-là ?

DORA : Non, Yanek, tu n'as pas rêvé.

*Elle pose la main sur son bras. Kaliayev relève la tête et les voit tous tournés vers lui. Il se lève.*

KALIAYEV : Regardez-moi, frères, regarde-moi, Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh, non ! je n'ai pas pu.

*Il tourne son regard de l'un à l'autre.*

Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous, en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la route, à la volée...

*Il se tait.*

Aidez-moi...

*Silence.*

Je voulais me tuer. Je suis revenu parce que je pensais que je vous devais des comptes, que vous étiez mes seuls juges, que vous me diriez si j'avais tort ou raison, que vous ne pouviez pas vous tromper. Mais vous ne dites rien.

*Dora se rapproche de lui, à le toucher. Il les regarde, et, d'une voix morne :*

Voilà ce que je propose. Si vous décidez qu'il faut tuer ces enfants, j'attendrai la sortie du théâtre et je lancerai seul la bombe sur la calèche. Je sais que je ne manquerai pas mon but. Décidez seulement, j'obéirai à l'Organisation.

STEPAN : L'Organisation t'avait commandé de tuer le grand-duc.

KALIAYEV : C'est vrai. Mais elle ne m'avait pas demandé d'assassiner des enfants.

ANNENKOV : Yanek a raison. Ceci n'était pas prévu.

STEPAN : Il devait obéir.

ANNENKOV : Je suis le responsable. Il fallait que tout fût prévu et que personne ne pût hésiter sur ce qu'il y avait à faire. Il faut seulement décider si nous laissons échapper définitivement cette occasion ou si nous ordonnons à Yanek d'attendre la sortie du théâtre. Alexis ?

VOINOV : Je ne sais pas. Je crois que j'aurais fait comme Yanek. Mais je ne suis pas sûr de moi. (*Plus bas.*) Mes mains tremblent.

ANNENKOV : Dora ?

DORA, *avec violence* : J'aurais reculé, comme Yanek. Puis-je conseiller aux autres ce que moi-même je ne pourrais pas faire ?

STEPAN : Est-ce que vous vous rendez compte de ce que signifie cette décision ? Deux mois de filatures, de terribles dangers courus et évités, deux mois perdus à jamais. Egor arrêté pour rien. Rikov pendu pour rien. Et il faudrait recommencer ? Encore de longues semaines de veilles et de ruses, de tension incessante, avant de retrouver l'occasion propice ? Êtes-vous fous ?

ANNENKOV : Dans deux jours, le grand-duc retournera au théâtre, tu le sais bien.

STEPAN : Deux jours où nous risquons d'être pris, tu l'as dit toi-même.

KALIAYEV : Je pars.

DORA : Attends ! (*À Stepan.*) Pourrais-tu, toi, Stepan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant ?

STEPAN : Je le pourrais si l'Organisation le commandait.

DORA : Pourquoi fermes-tu les yeux ?

STEPAN : Moi ? J'ai fermé les yeux ?

DORA : Oui.

STEPAN : Alors, c'était pour mieux imaginer la scène et répondre en connaissance de cause.

DORA : Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants fussent broyés par nos bombes.

STEPAN : Je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.

DORA : Ce jour-là, la révolution sera haïe de l'humanité entière.

STEPAN : Qu'importe si nous l'aimons assez fort pour l'imposer à l'humanité entière et la sauver d'elle-même et de son esclavage.

DORA : Et si l'humanité entière rejette la révolution ? Et si le peuple entier, pour qui tu luttas, refuse que ses enfants soient tués ? Faudra-t-il le frapper aussi ?

STEPAN : Oui, s'il le faut, et jusqu'à ce qu'il comprenne. Moi aussi, j'aime le peuple.

DORA : L'amour n'a pas ce visage.

STEPAN : Qui le dit ?

DORA : Moi, Dora.

STEPAN : Tu es une femme et tu as une idée malheureuse de l'amour.

DORA, *avec violence* : Mais j'ai une idée juste de ce qu'est la honte.

STEPAN : J'ai eu honte de moi-même, une seule fois, et par la faute des autres. Quand on m'a donné le fouet. Car on m'a donné le fouet. Le fouet, savez-vous ce qu'il est ? Véra était près de moi et elle s'est suicidée par protestation. Moi, j'ai vécu. De quoi aurais-je honte, maintenant ?

ANNENKOV : Stepan, tout le monde ici t'aime et te respecte. Mais quelles que soient tes raisons, je ne puis te laisser dire que tout est permis. Des centaines de nos frères sont morts pour qu'on sache que tout n'est pas permis.

STEPAN : Rien n'est défendu de ce qui peut servir notre cause.

ANNENKOV, *avec colère* : Est-il permis de rentrer dans la police et de jouer sur deux tableaux, comme le proposait Evno ? Le ferais-tu ?

STEPAN : Oui, s'il le fallait.

ANNENKOV, *se levant* : Stepan, nous oublierons ce que tu viens de dire, en considération de ce que tu as fait pour nous et avec nous. Souviens-toi seulement de ceci. Il s'agit de savoir si, tout à l'heure, nous lancerons des bombes contre ces deux enfants.

STEPAN : Des enfants ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Ne comprenez-vous donc rien ? Parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore. Avez-vous vu des enfants mourir de faim ? Moi, oui. Et la mort par la bombe est un enchantement à côté de cette mort-là. Mais Yanek ne les a pas vus. Il n'a vu que les deux chiens savants du grand-duc. N'êtes-vous donc pas des hommes ? Vivez-vous dans le seul instant ? Alors choisissez la charité et guérissez seulement le mal de chaque jour, non la révolution qui veut guérir tous les maux, présents et à venir.

DORA : Yanek accepte de tuer le grand-duc puisque sa mort peut avancer le temps où les enfants russes ne mourront plus de faim. Cela déjà n'est pas facile. Mais la mort des neveux du grand-duc n'empêchera aucun enfant de mourir de faim. Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites.

STEPAN, *violemment* : Il n'y a pas de limites. La vérité est que vous ne croyez pas à la révolution. (*Tous se lèvent, sauf Yanek.*) Vous n'y croyez pas. Si vous y croyiez totalement, complètement, si vous étiez sûrs que par nos sacrifices et nos victoires, nous arriverons à bâtir une Russie libérée du despotisme, une terre de liberté qui finira par recouvrir le monde entier, si vous ne doutiez pas qu'alors, l'homme, libéré de ses maîtres et de ses préjugés, lèvera vers le ciel la face des vrais dieux, que pèserait la mort de deux enfants ? Vous vous reconnaîtriez tous les droits, tous, vous m'entendez. Et si cette mort vous arrête, c'est que vous n'êtes pas sûrs d'être dans votre droit. Vous ne croyez pas à la révolution.

*Silence. Kaliayev se lève.*

KALIAYEV : Stepan, j'ai honte de moi et pourtant je ne te laisserai pas continuer. J'ai accepté de tuer pour renverser le despotisme. Mais derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier.

STEPAN : Qu'importe que tu ne sois pas un justicier, si justice est faite, même par des assassins. Toi et moi, ne sommes rien.

KALIAYEV : Nous sommes quelque chose et tu le sais bien puisque c'est au nom de ton orgueil que tu parles encore aujourd'hui.

STEPAN : Mon orgueil ne regarde que moi. Mais l'orgueil des hommes, leur révolte, l'injustice où ils vivent, cela, c'est notre affaire à tous.

KALIAYEV : Les hommes ne vivent pas que de justice.

STEPAN : Quand on leur vole le pain, de quoi vivraient-ils donc, sinon de justice ?

KALIAYEV : De justice et d'innocence.

STEPAN : L'innocence ? Je la connais peut-être. Mais j'ai choisi de l'ignorer et de la faire ignorer à des milliers d'hommes pour qu'elle prenne un jour un sens plus grand.

KALIAYEV : Il faut être bien sûr que ce jour arrive pour nier tout ce qui fait qu'un homme consente à vivre.

STEPAN : J'en suis sûr.

KALIAYEV : Tu ne peux pas l'être. Pour savoir qui, de toi ou de moi, a raison, il faudra peut-être le sacrifice de trois générations, plusieurs guerres, de terribles révolutions. Quand cette pluie de sang aura séché sur la terre, toi et moi serons mêlés depuis longtemps à la poussière.

STEPAN : D'autres viendront alors, et je les salue comme mes frères.

KALIAYEV, *criant* : D'autres... Oui ! Mais moi, j'aime ceux qui vivent aujourd'hui sur la même terre que moi, et c'est eux que je salue. C'est pour eux que je lutte et que je consens à mourir. Et pour une cité lointaine, dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères. Je n'irai pas ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte. (*Plus bas, mais fermement.*) Frères, je veux vous parler franchement et vous dire au moins ceci que pourrait dire le plus simple de nos paysans : tuer des enfants est contraire à l'honneur. Et, si un jour, moi vivant, la révolution devait se séparer de l'honneur, je m'en détournerais. Si vous le décidez, j'irai tout à l'heure à la sortie du théâtre, mais je me jeterai sous les chevaux.

STEPAN : L'honneur est un luxe réservé à ceux qui ont des calèches.

KALIAYEV : Non. Il est la dernière richesse du pauvre. Tu le sais bien et tu sais aussi qu'il y a un honneur dans la révolution. C'est celui pour lequel nous acceptons de mourir. C'est celui qui t'a dressé un jour sous le fouet, Stepan, et qui te fait parler encore aujourd'hui.

STEPAN, *dans un cri* : Tais-toi. Je te défends de parler de cela.

KALIAYEV, *emporté* : Pourquoi me tairais-je ? Je t'ai laissé dire que je ne croyais pas à la révolution. C'était me dire que j'étais capable de tuer le grand-duc pour rien, que j'étais un assassin. Je te l'ai laissé dire et je ne t'ai pas frappé.

ANNENKOV : Yanek !

STEPAN : C'est tuer pour rien, parfois, que de ne pas tuer assez.

ANNENKOV : Stepan, personne ici n'est de ton avis. La décision est prise.

STEPAN : Je m'incline donc. Mais je répéterai que la terreur ne convient pas aux délicats. Nous sommes des meurtriers et nous avons choisi de l'être.

KALIAYEV, *hors de lui* : Non. J'ai choisi de mourir pour que le meurtre ne triomphe pas. J'ai choisi d'être innocent.

ANNENKOV : Yanek et Stepan, assez ! L'Organisation décide que le meurtre de ces enfants est inutile. Il faut reprendre la filature. Nous devons être prêts à recommencer dans deux jours.

STEPAN : Et si les enfants sont encore là ?

ANNENKOV : Nous attendrons une nouvelle occasion.

STEPAN : Et si la grande-duchesse accompagne le grand-duc ?

KALIAYEV : Je ne l'épargnerai pas.

ANNENKOV : Écoutez.

*Un bruit de calèche. Kaliayev se dirige irrésistiblement vers la fenêtre. Les autres attendent. La calèche se rapproche, passe sous les fenêtres et disparaît.*

VOINOV, *regardant Dora, qui vient vers lui* : Recommencer, Dora...

STEPAN, *avec mépris* : Oui, Alexis, recommencer... Mais il faut bien faire quelque chose pour l'honneur !

RIDEAU